

Les vieillards mangent beaucoup et ont peu d'appétit; toute la diététique de cet âge est dans ce contraste. La déchéance des facultés nobles les entraîne sur la pente de la gastronomie, et, si l'appétit *besoin* languit chez eux, l'appétit *désir* est, au contraire, singulièrement surexcité. Il faut soutenir le premier et réfréner le second. Hippocrate a avancé cette proposition, assurément très-contestable, que les vieillards supportent mieux la diète que les adultes. « Les vieillards, dit-il, supportent mieux le jeûne, puis les hommes faits, ensuite les jeunes gens. » (*Aph.* 2, I^{er} sect.) Double, appuyé sur l'autorité de Celse (liv. I, ch. 1), a infirmé justement la rigueur de cet aphorisme. (Double, *Séméiologie générale*, 1811, tom. II, p. 227.) La plupart des auteurs ont, au contraire, reconnu la nécessité de nourrir assez fortement les vieillards dans les maladies et les convalescences, et ont fait ressortir l'analogie qui existe, sous ce rapport, entre la médecine des gens âgés et celle des enfants.

Le sexe n'intervient guère, dans les modifications que présente l'appétit, que par le caractère nerveux, capricieux, que revêt celui-ci chez les femmes. Ce sens organique perd trop souvent son caractère instinctif, providentiel, et ses manifestations deviennent ou incomplètes, ou bizarres et heurtées. Le défaut d'exercice, dans certaines conditions sociales, et les mille orages de la surexcitation nerveuse, indépendamment de divers états physiologiques, tels que la grossesse, altèrent singulièrement les caractères hygides de l'appétit.

Nous ne dirons rien de ses modifications dans l'état de maladie; toute généralité serait ici œuvre d'artifice, tant chaque maladie fait surgir de particularités diverses. La convalescence, au contraire, « cette grande cicatrice », comme l'a si bien appelée Bordeu, si elle emprunte quelques caractères spéciaux à la maladie qu'elle termine, offre cependant une certaine uniformité de physionomie. L'appétit, pendant les convalescences, est ou affaibli, ou surexcité, ou dévié de ses qualités normales, et le médecin doit éviter le double écueil de l'inanition progressive ou de l'indigestion. Hippocrate, qui a laissé peu de chose à faire à ses successeurs en matière de diététique, a signalé dans trois aphorismes lumineux le cas qu'il convient de faire de l'appétit des convalescents : « Si, dit-il, un convalescent reste languissant et mange, c'est signe qu'il prend trop de nourriture; s'il reste languissant et ne mange pas, cela montre qu'il a besoin d'évacuations. » (*Aph.* 7, II^e sect.) « Quand un convalescent mange bien, si le corps ne se refait pas, cela est fâcheux. » (*Aph.* 31, II^e sect.) « Il faut restaurer avec lenteur les corps amaigris lentement. » (*Œuvres complètes*, tom. IV, p. 479;

Du Régime dans les maladies aiguës.) Qu'a-t-on dit de fondamental depuis, sur cette question de l'appétit dans les convalescences?

L'appétit est singulièrement gouverné par l'habitude; aussi, à notre division de l'appétit en appétit *de besoin* et appétit *de désir*, nous ajouterions volontiers une troisième catégorie: l'appétit *d'habitude*. Il se fait sentir aux heures où on lui a donné plusieurs fois satisfaction; des repas habituellement copieux créent des exigences impérieuses; enfin l'interruption momentanée de l'alimentation fait quelquefois baisser singulièrement l'appétence pour la nourriture. Ce fait se constate dans quelques convalescences: le malade a désappris de manger; l'idée d'un repas le trouve inerte et dégoûté; mais qu'un aliment bien choisi ait rompu cette inappétence, et le rouage se remet à fonctionner régulièrement.

On peut, en clinique, agir sur l'appétit de trois manières: 1^o le stimuler; 2^o le calmer; 3^o le ramener à son type normal, quand il prend, sous l'influence d'un état maladif, une forme irrégulière. Nous n'avons à nous occuper, en ce moment, que des stimulants de l'appétit, des apéritifs ou *hyperorexiques* (de ὑπέρ, et ὄρεξις, appétit).

On appelle *apéritifs* les moyens qui sont de nature à augmenter l'appétit. Les uns sont tirés de l'hygiène, les autres sont empruntés aux médicaments.

§ 1. — Moyens apéritifs tirés de l'hygiène

Éteint généralement dans le début et dans la période d'accroissement des maladies aiguës, l'appétit se manifeste de nouveau aux approches de la convalescence et avec une énergie qui est habituellement proportionnelle aux pertes que l'économie a subies. Il arrive cependant quelquefois que la persistance de la diète ou le mauvais état des voies digestives ont émoussé l'appétit au moment même où la nutrition aurait besoin qu'il se manifestât avec vivacité, et, dans ce cas, au lieu de modérer les désirs alimentaires des malades, il est au contraire utile de les exciter.

Ce défaut d'appétit tient à plusieurs causes. Il dépend d'abord souvent, je viens de le dire, d'une sorte de désassuétude pour les aliments, laquelle, même en l'absence de toute lésion cérébrale, survient quelque fois assez vite chez les malades qui ont été soumis à une diète absolue. Il y a là une inertie qu'il est quelquefois difficile de vaincre, mais les oscillations de l'appétit, ce balancier du mouvement nutritif, reprennent peu à peu de l'amplitude, et le désir des aliments augmente au fur et à mesure qu'on